

Ça dit quelque chose, mais sans l'essence des pins, les cristaux et les rincées enluminées des pluies qui invitent le hasard à prolonger le récit. Ça se produit assez fréquemment. Ça archange l'instant, et sa manifestation ne dépend pas que de moi-même. Ça ne s'écrit d'ailleurs pas, ce cas de renversement intérieur, cette vérité. Ça va bien au-delà. Lorsque s'ébranle cette agile immobilité martelant le présent, le sens disparaît. Ça rythme des répétitions mentales sans objet. Ça ressac une douce vacuité, fixe sa nature. Et parfois jusqu'à l'empâtement goitreux où la mémoire elle-même se fige, le vide est total. Ça isole, assombrit ou éclaire, c'est selon. Ça se soude près du front ; juste derrière. Ça recouvre tout de cendres. Ça accroche du froid des pêches tristes. Ça veut tout gélatiner. Et puis soudain ça fond, se déchire, halo, timide d'abord, dans un air tiède et parfumé. Ça lâche enfin, se déverse dans le cœur. Ça en a pris du temps. Mais ça déferle alors. Émission sans retenue. Ça prend des proportions. Ça neutralise les chiées d'affect. Ça s'invente. Neutralité, ravissement intérieur ! Ça embarque tout, y compris les avides bruit de gueule. Tours de neige et d'eau ! Innocence des peaux ! Le matin ! Appels du ciel sur les copeaux de bois mort. Ça illumine tout. Terre d'alun. Ça préfère passer outre le temps et le tissu. Ça filoute - *floute* -, mais sans indice ! Pas d'histoire non plus. Ne narre rien, ne falsifie ni n'usine. Intervalle. Loin des rives. Danse avec Épona, la Grande jument. Ça ne combat pas, jamais. Ça envahit les prières. Ça flotte dans toutes les parties du corps, chuchote le foehn. Inlassablement vole et bourdonne dans l'acacia. Un portrait. Ça se prélasser sur ce précipité de Jésus dont la peau, fourrure de poème, sèche en plein croisement sous les roues des voitures. Son opercule est scellé. Ça vouvoie les asphodèles et les génies qui se tiennent dans le parfum de la lettre. Ça délie forcément, nécessairement. Difficile donc d'en effacer la trace. Ça ne dissocie rien. C'est fou et très beau, bien sûr, puisque ceux qui somment la lumière de s'y montrer en sont exclus. Equinoxes, solstices, solécismes, l'édit du hasard, par quelque moyen que ce soit, ne peuvent servir à expliquer ça. D'un chapitre l'autre, d'une ligne l'autre, l'écrit ne l'explique. Ça n'est pas une fiction. Mélopée. Ça s'effondre parfois, mais se recompose, imperceptiblement. Sol ! Bétyle. Jouissance. Communion. Or. Océan primordial. Placenta. Tour de silence. Proie morte et oiseaux. Esquisse de la dernière marche de l'escalier, à moins que ce ne soit la première. Ça prouve l'insensé, sait nos fausses interprétations de nous-mêmes. Ça n'explique, ni ordonne, mais se meut ne finissant ni ne bornant jamais rien. C'est selon l'enfance de l'art, son précipité, que les brises à l'air de rien convoient ce que l'on ne sait nommer mais que l'on sait intuitivement être l'inquiétude, le mouvement de l'univers. Depuis longtemps déjà l'ancolie le dit bien, ça ne retient rien d'autre des rires et des ires que l'ascension dans l'air vif d'une envie de travail et d'amour. Ça vide et pénètre réellement l'espace. Le songe ni les mots n'y suffisent. On voit ça dans l'accoutrement des jours à plusieurs midis, à leurs zéniths qui se succèdent sur les visages tournés vers le ciel. Ça entre le vivant et le seuil du Sommeil. Titube et frappe. Sacre tout courage. Anime le compteur Geiger, fait rouler le temps et les corps émus hors du ring. Objecte toute puissance. Déborde de fréquences. Ça se tend. Résonne. Impénétrable consonance. Voix. Sans finir. Irrécusable. Évidente cérémonie. Élévation. Ouverture du cœur et de la lumière. Chambre d'écho, ça dit le *rével*, parle du rossignol et d'un autre soleil, de l'arbre et son feu vertébral, du corps et d'une étoile sans nom, de la constriction amoureuse du con. Ecoute ça : blotti entre les seins de fabuleuses pythies, le vide porte en terre les courbes de l'esprit. Ça fonctionne idéalement, mais vient de nulle part. Seule la peau comprend.